

Alexandre Marius JACOB
34 777
TGI : (Théâtre des Gueux Insoumis)

Diffusion dans le lieu où se déroule la pièce, avant son début, des chansons du disque édité par l'Insomniaque « Travailleurs de la Nuit »

Tableau 1

Vendredi 27 août 1954 Reully, hameau de Bois-Saint-Denis dans l'Indre et un peu après.

PERSONNAGES	ACTRICES/ACTEURS
<i>J : Josette PASSAS</i> <i>R : Robert PASSAS</i> <i>M : Alexandre Marius JACOB</i>	
* Lecture des textes encadrés en gras : voix « off » * Poème « Glas » : dit sur scène par actrice/teur * Les deux couplets de « Merde à Vauban » : chantés par chorale ou une personne accompagnée par exemple à la guitare. * Accompagnement guitare (arpèges) sur la lecture des lettres et pendant la diction du poème	

MATERIEL

une chaise, une petite table, les lettres

PARTICULARITES

Décor : Une pancarte.

Alexandre Marius Jacob
34 777
*27/09/1879 * 28/08/1954*

(Voix « off ») Vendredi 27 août 1954 à Reully, hameau de Bois-Saint-Denis, dans l'Indre

M (assis, écrivant à Josette Passas et lisant parallèlement à haute voix)

Ce sera ma dernière lettre, ma chérie. Ce matin, je porterai celle-ci et le livre de Danan que, après lecture, vous adresserez au docteur Rousseau, 110 rue d'Ernemont, Rouen. Mais rien ne presse, lisez-le à votre aise.

J'ai bâclé toute ma correspondance. Je n'ai plus rien à écrire qu'à toi, ma chérie. A déjeuner, j'ai invité neuf gosses. Un petit banquet. Il y aura jusqu'au petit Jean-Pierre. Les gosses veulent t'écrire, je les conseillerai.

Dès samedi, je préparerai un grand fourneau contenant vingt litres (deux sacs) de charbon de bois. Avec les ampoules, je crois que ce sera suffisant. Je mettrai de la tôle sur le carrelage, éloignerai les meubles, boucherai de mon mieux toutes les issues, allumerai le feu, me piquerai et me coucherai en te donnant ma dernière pensée. Et tout sera bien ainsi. Je mettrai la Zézette dehors. Elle n'est pas à bout de souffle comme Négro. Et Négro finira avec moi. Pour qu'il n'ait pas mal à la tête, je lui ferai une piqûre. Il partira en dormant comme moi.

Le 29 août de 53, vous arriviez avec la voiture vers les cinq heures du soir. Cette année c'est moi qui pars le 28. J'ai un jour d'avance sur l'horaire.

[...]

Nous nous sommes dit tout ce que nous avons à nous dire. Que veux-tu de plus ? C'est un sommet et une cime. Je sais que mon souvenir te sera cher, vivant. Je t'ai aimée comme je n'avais encore jamais aimé. Tu m'as donné plus que je ne t'ai offert. Ma dernière vision sera ta jolie frimousse rieuse et riante aux yeux brillants d'amour et de tendresse.

(voix « off »)

Samedi 28, 2h45, suite de la lettre précédente

Le 28 ! Un mois et deux jours que tu remontais le quai de la gare à Vierzon. Te souviens-tu, ma chérie ? Et notre course jusqu'à la voiture que j'avais garée en diable. Et la route de Lury à Reully où nous nous sommes embrassés au risque d'aller dans le décor. Et l'arrivée à la crèche et le repas... sur le lit. Chère, chère petite chérie. [...]

Encore un coup ma chérie, apaise ta peine. De même Robert. Moi, je vais là tranquille, l'âme sereine, accomplissant un geste tout naturel. Je m'arrête.

Intervention chorale ou chanteurEUSE
[couplet chanson « Merde à Vauban »]

*Bagnard la belle elle est là-haut
Dans le ciel gris
Elle s'en va derrière les barreaux
Jusqu'à Paris
Moi j'suis au mitard avec elle
Tout en rêvant à mon amour qu'est la plus belle
Merde à Vauban*

J (assise à un bureau, écrivant une lettre à une amie et lisant parallèlement à haute voix.
M est assis sur le sol immobile, le regard lointain, souriant)

C'était en septembre 1953. Nous partions de Reully. C'est alors qu'il m'avoua le sentiment qui l'animait depuis l'été de 52. Au cours de sa vie, il avait été anarchiste, militant, prisonnier ou libre, il avait parcouru le monde entier, connu toutes les catégories d'être humains, mais il avait oublié d'être amoureux !

Et cela éclatait, tout à coup, comme un cyclone violent, impétueux, autoritaire. Il n'y avait pas à raisonner, à découvrir, il fallait accepter ou rejeter l'amour extraordinaire d'un homme extraordinaire.

Je n'ai pas hésité une seconde. Au début, c'était plutôt de la coquetterie féminine, l'orgueil d'avoir été choisie, la satisfaction d'être aimée. C'est si précieux l'amour d'un homme supérieur. Nous nous sommes écrit pendant un an. Il m'écrivait tous les jours, à toutes les heures du jour et de la nuit. Je lui ai demandé de m'accorder cette année, car il avait déjà décidé de se suicider. Il m'en a donné toutes les heures, toutes les minutes, il y a joint chacune de ses respirations, chacune de ses pensées. Comment n'aurais-je pas été émue par un amour aussi bouleversant, aussi exclusif, aussi exceptionnel ! Il y avait dans cet amour la fougue d'un collégien, la prévenance d'un père, la jalousie d'un amant, la sensualité d'un homme, la tendresse d'un ami, la spontanéité d'un enfant. J'ai passé le mois d'août dans sa petite maison, au cœur du Berry. J'ai vécu un mois inoubliable. J'étais submergée, anéantie par l'amour de cet homme, je croyais vivre un rêve. J'ai essayé, de toutes mes forces, de lui faire oublier vingt-cinq années de baigne, de fer et d'enfer ; je crois y être parvenue. Je l'admirais déjà beaucoup et l'amour d'une femme est bien proche de l'admiration. Il avait 75 ans et moi 27. Près de cinquante ans de différence. Pour des amants, c'est sans importance, pour les autres, c'est illogique. Pour nous, c'était une raison de nous unir. Il avait un visage intelligent, resté très beau sous des cheveux très blancs, un corps sans infirmité. Je ne regrette rien.

R (debout sous un éclairage faible, lisant à haute voix la lettre du docteur ROUSSEAU.
M et J sont assis côte à côte , dans l'ombre)

Rouen, le 3 septembre 1954

Chers Camarades,

C'est par votre lettre du 31 août que j'apprends la mort de mon vieil ami Jacob.

Et ma peine est grande, en effet !

Il m'avait depuis plus d'un an fait part de ses intentions. J'avais, comme vous sans doute, fait ce que je pouvais en lui représentant que probablement ses misères physiques auraient de longues rémissions et que s'il mettait fin à ses jours, beaucoup d'amis pleureraient sa disparition. Mais sa décision basée sur des raisons valables, souffrances probables, isolement, manque de ressources matérielles, était irrévocable.

Il a donc, à l'heure qu'il avait choisie, utilisé le petit matériel toxique qu'il avait depuis déjà longtemps mis de côté à cette intention.

Et, si ce fut pour sa délivrance, ce fut pour notre peine à tous qui l'avons connu et tant apprécié.

Tout ce qu'il a fait dans sa vie était animé par un idéal élevé qui ne s'est jamais démenti.

C'est pour vous une perte et pour moi aussi, soyez-en certains !

Je vous remercie par avance du livre que vous m'annoncez et le garderai en souvenir de lui ainsi que ses quelques dernières lettres.

Veillez croire tous deux à l'affection du vieil ami de Jacob (nous avons le même âge).

Conservons le souvenir de ce parfait honnête homme.

Louis ROUSSEAU

GLAS

I

La campagne est sans lyre
Et le hameau sans toits

La maison aux paupières closes
A le ventre meurtri
La cloche est sans grelot
Le puits est sans écho
Toutes les fleurs se sont pendues
Au portail du jardin
Les bêtes consternées
Enroulent leur tristesse
Dans un recoin de grange
Et le vieux chien grand-père
Polisseur de mémoire
A fini sa pâtée

La campagne est sans lyre
Et le hameau sans toits

II

Gare fantôme
Quai désert

Son visage était une lampe
Haute et riieuse
Son regard un torrent
De feu noir
Ses mains étaient des abeilles
Occultes ou sonores
Son cœur un nid bruissant
D'ailes
Voyageur harassé
De paysages
Il a pris le train de nuit
Sans billet de retour

Gare fantôme
Quai désert

III

Des dahlias une montre
Une photographie
Des lunettes une pipe
La pesanteur d'un livre

Un nuage qui s'avance
Au dessus d'une tombe
Pour y flanquer sa pluie

IV

J'avais de lui enfance
Jeux et chansons
Des matins chauves
J'avais de lui voyages
Entre ciels et mers
Ports vents durs
De baigne
J'avais de lui chaleur
Quand même plus brûlante
Que feux d'août
Une épopée jamais perdue
Ce qui fait la vie une cigale
Au bout des fers
Ce qu'il faut à l'homme un peu
De lavande à ses plaies

J'avais de lui ma
Liberté

V

Laissez-moi lui donner
Pour compagnon
Le jour qui vient s'asseoir
Au creux de ma plainte
Et y repose

Robert PASSAS

Intervention chorale ou chanteurEUSE
[couplet chanson « Merde à Vauban »]

*C'est un p'tit corbillard tout noir
Etroit et vieux
Qui m'sortira d'ici un soir
Et ce s'ra mieux
Je reverrai la route blanche
Les pieds devant
Mais je chant'rai d'en d'ssous mes planches
Merde à Vauban*

